

reil, c'est courir à la mort.

Il eut un pâle sourire. La mort, la mort glorieuse du marin qui expire en sauvant son semblable, depuis longtemps il y songeait comme au terme de ses épreuves. Mourir, ne plus souffrir et ne point offenser Dieu. Il s'agenouilla, et d'une voix douce et implorante :

— Bénissez-moi, car je vis au danger. Mais j'ai juré de ne jamais reculer devant aucun sauvetage. Je veux expier encore, expier toujours.

Anne-Marie était pâle comme une morte ; elle lui fit une croix sur le front et, la lèvre frémissante :

— Tu es un brave enfant et je te bénis. Va, que Dieu te garde ! Je vais te suivre.

Elle prit sa cape de drap noir, et tous arrivèrent sur la grève. Tout le village y était, et la foule, muette d'angoisse, tenait son regard fixé sur la barque désespérée. Elle apparaissait au loin, lutinant désespérément contre l'infini. Les grandes vagues furieuses lui lançaient leur écume ; elles s'enflaient comme si un los de géant en s'arrondissant, leur eût donné une brutale poussée, les soulevant, puis les laissant retomber, et l'équipage, trois hommes et un petit mousse, regardaient, éperdus, ce mouvement de la tempête. Que pouvaient-ils contre la force toute puissante des éléments. Le gouvernail était brisé, la voile déchirée, le mât branlait comme un arbre que le bûcheron cogne et déracine. Leur vie tenait à un fil. La vague qui s'en allait les avait épargnés, mais celle qui venait serait peut-être moins clémente, et chavirerait, de sa poussée géante, la barque fragile. Et les malheureux appelaient au secours. Leurs cris d'agonie, leurs cris rauques, si épouvantables, arrivaient, portés sur le vent jusque sur la plage. La femme du patron de la "Marie-Reine-du-Ciel" se tordait les mains.

— Loïc... Loïc, criait-elle avec désespoir, Loïc, mon mari.

Elle s'approchait des robustes pêcheurs et suppliait.

— Sauvez-le. J'ai six enfants. Qui les nourrira ?

Ces hommes avaient le cœur navré, mais n'osaient se risquer, croyant à l'impossibilité du sauvetage. En ce moment, Yves arrivait sur la plage. Un éclair en déchirant la nue, le mit en pleine lumière. Il avait sur le visage ce je ne sais quoi de divin qui ressemble à un rayonnement, et qui fait que les foules reculent et se rangent.

Les groupes s'écartèrent, impressionnés par sa bravoure tranquille. La femme du marin

en péril reprit confiance. Quand le sauveteur Yves Kormorgan était là, on savait bien que le danger n'était jamais un obstacle. Le fils d'Anne-Marie s'apprêtait à la lutte. Il avait fait avancer le canot de sauvetage. Dans sa course périlleuse, il aurait deux compagnons, entraînés par son exemple. Les trois hommes se serrèrent la main et, dans cette étroite langue et muette, ils semblaient se donner rendez-vous dans cette patrie d'en haut où, peut-être, ils se retrouveraient avant une heure.

Tout était en bon ordre dans le canot ; les rouleaux de cordes, munies de crochets, étaient prêts à être lancés à la barque en détresse. La foule regardait anxieuse, et son angoisse grandit encore quand la voix d'Yves commanda d'un accent très ferme :

— Larguez.

Cependant le canot ne put d'abord franchir le barrage. Comme une digue animée et furieuse, la vague défendait l'approche des grandes eaux. Ce fut une lutte acharnée contre ce rempart. Une reprise violente à coups énergiques de rames. Ces coups de rames et la poussée des matelots eurent enfin raison de la mer en furie, et le canot fut lancé. Les sauveteurs se penchaient sur leurs avirons. Yves se tenait à la barre, grave, immobile, admirable d'audace. Des paquets de mer les inondaient ; ils allaient plongeant et remontant à la crête des lames ; l'avant toujours droit au but ; ils allaient forts comme le devoir, énergiques et persévérants comme la pitié. Et, plus ils voguaient sur cet Océan sombre, plus les rafales étaient terribles, plus la houle était énorme. La foule ne les perdait pas de vue. Anne-Marie, elle aussi, suivait du regard ce frêle bateau, qui emportait le meilleur de son âme. Il s'éloignait, il disparaissait ; et, quand il ne fut plus qu'un point obscur sur la vague furieuse, elle s'appuya contre une veille barque renversée ; et, muette, le visage crispé, elle attendit. Ses mains tremblantes tournaient les grains de son rosaire. Elle pria pour son fils et le confiait à Dieu.

Le péril grandissait. La tempête rougissait plus furieuse encore ; sans interruption les éclairs sillonnaient la nue, et, dans cette lueur de feu, on vit le vieux pasteur. Debout au bord du flot, les mains étendues, il donnait aux malheureux en "péril de mer" la suprême absolue. La foule, agenouillée, demeurait silencieuse et morne. L'épouvante saisissait ces filles et ces femmes de marins. Et puis

tout à coup, ce fut un long cri d'horreur... Plus rien à l'horizon !

Anne-Marie était tombée, comme morte, sur la barque renversée. Mais, bientôt cette nature énergique retrouva le sentiment.

— Venez, dit le vieux recteur, venez.

Et silencieuse, soutenue par quelques femmes du village, elle rentra dans sa chaumière.

Et, pendant ce temps, le drame continuait sur l'Océan. La tempête se calmait peu à peu ; le vent cessait par degrés, et sur les vagues couleur de cendres, une épave unique flottait. Un homme, les deux bras convulsivement noués sur un débris de mât, la tête penchée, les paupières closes, à demi suffoqué, nageait, nageait d'une manière inconsciente. C'était le sauveteur Yves. L'Océan, après avoir englouti la *Marie-Reine-du-Ciel* et brisé sur les rochers le canot de sauvetage, n'avait pas voulu de lui. L'épave allait à la dérive, elle suivait le courant et, au déclin du jour, elle aborda dans l'anse la plus sauvage et la plus déserte de cette côte désolée. Le naufragé ouvrit les yeux. Il venait de ressentir une secousse. Les vagues, en se retirant à mer basse, l'abandonnaient sur le sable humide. Yves était si faible qu'il crut mourir ; ses paupières alourdies se refermèrent, et il eut un long évanouissement.

Lorsqu'il revint à lui, un groupe de robustes marins l'entourait. Sa mère, à genoux, introduisait, entre ses dents serrées, des cuillerées d'un cordiaï. Il tendit les bras à la Bretonne, et tous deux s'étreignirent et se mirent à sangloter dans le bouleversement profond de toute cette tendresse maternelle et filiale qui était en eux.

— Ah je savais... je savais que le courant apporte ici les épaves, balbutiait Anne-Marie.

Les marins improvisèrent un brancard avec des rames, et le cortège se mit en marche vers la lande déserte. Les porteurs marchaient le regard sombre, laissant parfois échapper une parole rude, lorsque les galets de la grève ou les grosses roches les forçaient à imprimer une secousse au naufragé. Mais Dieu leur pardonnait, sans doute, ces inconscients blasphèmes ; car c'était leur rancune contre l'Océan qui s'exhalait ainsi ; leur plainte à la mer cruelle qui faisait, parmi eux, tant de victimes, qui leur prenait leurs plus braves et leurs meilleurs compagnons.

Ils arrivaient à la chaumière. Yves ne parlait plus ; la force

lui manquait. Il sentait en lui un froid si profond qu'il en éprouvait une douleur jusque dans ses os. La brise était âpre, et il frissonnait. Mais déjà, Anne-Marie préparait le lit clos, et lorsqu'il fut au sec dans le linge blanc et bien chauffé, il eut un soupir de bien-être.

Le sommeil ne tarda pas à venir ; mais un sommeil fébrile, agité. Yves souffrait atrocement dans la tête et dans tous ses membres, il respirait avec une extrême difficulté, et, au matin suivant, une fluxion de poitrine s'était déclarée.

Durant six semaines, il demeura entre la vie, et la mort. Sa mère le soigna avec un dévouement admirable. Enfin, le danger disparut et, en avril, par les douces journées printanières, le malade put se lever et promener sur la lande, toute parfumée de l'odeur de plantes aromatiques, ses pas chancelants. Mais cette guérison n'était qu'apparente. En vain les semaines s'écoulaient, les forces ne revenaient point au convalescent. On eût dit que le ressort moral était brisé en lui, et que sa volonté de vivre n'existait plus. Ce qu'il aimait, c'était à s'asseoir sur le banc de pierre. De là, il jetait un mélancolique regard sur les choses environnantes. Il écoutait aussi, avec un réel plaisir, le sonneur de *binjou*, un vieil ami de son père, qui venait le voir souvent et qui, pour lui plaire, lui jouait ses airs les plus lents, les plus doux, les plus tristes ; de vieux lieds druidiques, de vieilles mélodies bretonnes, léguées par l'antiquité celtique. Yves avait soif de ces chants, qui traduisaient ses pensées ; il préférait surtout un andante morne et désespéré qui, par ses accents navrés, répondait à l'état de son âme, et il écoutait immobile, les yeux fixés sur la mer lointaine. Il songeait et il se disait :

— Si je pouvais mourir en recevant son pardon... Mais je ne la reverrai jamais... Mes jours sont comptés ! Quel mystère que la vie !... La vie, elle est comme ces grains de sable roulés sur la plage et que la mer emporte. On les voit le matin ; le soir on ne les retrouve plus. Pourquoi se fatiguer à rendre brillant ce qui est si court ?... Et dire que j'ai été ambitieux jadis... Ambitieux au point de commettre une infamie ! Oh ! fou, fou que j'étais !

Anne-Marie s'approchait alors du malade.